

ARETHA FRANKLIN

Sebastian Danchin

ARETHA FRANKLIN

Portrait d'une *natural woman*

édition revue et augmentée

MUSIQUE
BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel,
un département de Meta-Éditions, 2004
© Libella, 2018 pour la présente édition
ISBN 978-2-283-03264-0

Soul is constant. It's cultural. It's always going to be there, in different flavors and degrees.

ARETHA FRANKLIN

INTRODUCTION

En cette fin du mois d'août 2018, l'Amérique enterre deux figures de proue de son histoire d'après-guerre. Aretha Franklin a tiré sa révérence la première, le jeudi 16, à son domicile de Detroit. Neuf jours plus tard, le sénateur McCain disparaît à son tour chez lui, en Arizona, et les rédactions de tous les États-Unis se dédoublent à l'heure de leurs obsèques respectives dans l'espoir de satisfaire la curiosité du grand public.

Si les commentateurs du monde entier ont noté la coïncidence des dates, peu ont perçu le poids politique d'Aretha Franklin. La mort d'Elvis Presley, décédé quarante et un ans jour pour jour avant la chanteuse, et, plus encore, celle de Michael Jackson à l'orée de l'été 2009 avaient comblé la presse *people*, avec leur débauche de célébrités pailletées. Le *Homegoing Service* offert à la plus célèbre résidente de Detroit aura été d'une eau différente.

En témoigne l'hommage rendu par le révérend Al Sharpton, incarnation du militantisme social afro-américain que l'on avait déjà entendu à l'enterrement de Michael Jackson, dont il avait célébré la différence et l'originalité

musicales. En présentant Aretha sous les traits d'une « femme noire dans un monde d'hommes blancs, d'une icône de la sphère humanitaire et des droits civiques qui nous a inculqué le sens de la fierté », il explique la présence ce jour-là, aux côtés des vedettes attendues (Stevie Wonder, Chaka Khan, Jennifer Hudson, Faith Hill, Shirley Caesar, Angie Stone, Gladys Knight, Fantasia, Ronald Isley, Yolanda Adams, Ariana Grande, Smokey Robinson, Tyler Perry, Cicely Tyson, Whoopi Goldberg...), d'un aréopage politique et religieux comparable à celui qui avait assisté aux obsèques de Martin Luther King.

En présence de Bill et Hillary Clinton résonnent ainsi sous la voûte du Greater Grace Temple les paroles très engagées de personnalités de premier plan du monde afro-américain. Eric Holder, ministre de la Justice emblématique de la présidence Obama, célèbre « la participante à un mouvement qui a contribué à libérer la nation américaine, l'interprète d'un hymne au respect qui a œuvré pour l'égalité des femmes ». Le juge Greg Mathis évoque quant à lui la leçon de courage que lui a donnée Franklin lors du scandale de la contamination de l'eau potable dans la ville de Flint deux ans plus tôt, tandis que le pasteur Jesse Jackson décrit une âme noble « baptisée par le chant, la lutte et le dévouement » et que l'universitaire Michael Eric Dyson vante une figure « dont l'œuvre de transformation se poursuit après sa mort, (...) passant du statut de reine de la soul à celui de reine des âmes ». En conclusion d'une cérémonie qui aura duré huit heures, le révérend Jasper Williams Jr. de la Salem Baptist Church d'Atlanta, dans une homélie offensive qui va faire couler beaucoup d'encre,

insiste sur l'héritage d'Aretha et la nécessité pour la communauté afro-américaine de se ressaisir en mettant un terme aux pratiques automutilatrices qui handicapent son avancement social de façon chronique.

En résumé, cette longue suite d'hommages ne rappelle pas les obsèques d'une vedette de la scène, mais plutôt celles de Rosa Parks, l'héroïne des droits civiques qui avait déclenché le boycott des transports publics de Montgomery en Alabama et lancé la carrière publique de Martin Luther King au milieu des années 1950. Son enterrement en novembre 2005 avait réuni dans ce même Greater Grace Temple les présidents Bill Clinton et Jimmy Carter, l'ancien candidat à la présidence John Kerry, ainsi que Winnie Mandela. Ce jour-là, c'est Aretha Franklin qui avait interprété *The Impossible Dream* en l'honneur de la disparue.

À bien y réfléchir, ce cousinage entre le politique et le culturel n'est guère surprenant au sein d'une nation qui a promu le spectaculaire au rang de vertu cardinale. Dans un pays qui a longtemps pratiqué le communautarisme, en contradiction avec la doctrine du creuset égalitaire que prônait sa Constitution, il est difficile d'imaginer qu'un citoyen issu d'une minorité puisse accéder à la Maison-Blanche sans que l'électorat surmonte sa peur ancestrale de l'Autre, et c'est à la popularité des vedettes du sport, du cinéma et de la chanson que l'on doit pour beaucoup cette mutation. On le sait, Barack Obama a été élu en 2008 par une majorité de votants qui avaient grandi avec des posters de Michael Jordan, Denzel Washington et Michael Jackson punaisés aux murs de leur chambre.

Aretha Franklin, parce qu'elle figure au nombre des icônes qui ont alimenté la fierté féminine au même titre qu'Angela Davis, ne doit nullement sa popularité universelle à la seule sphère artistique. Femme de foi, fille d'un pasteur aux idées avancées, elle a largement nourri son œuvre de son engagement. Martin Luther King le clamait haut et fort, jamais le mouvement de lutte citoyenne dont il a été l'âme n'aurait pu aboutir sans le soutien des artistes militants qui lui ont donné une audience populaire et un retentissement universel. « À cet égard, force est de constater que la musique s'est révélée plus efficace que les tribunaux », confirme Andrew Young, l'un des plus fidèles lieutenants du pasteur King que sa participation à la croisade sociale et morale du peuple afro-américain a propulsé par la suite au rang d'ambassadeur auprès des Nations Unies, sous le règne du président Jimmy Carter.

Davantage que James Brown, dont on connaît le rôle dans l'éclosion de la *Black pride*, mieux que Charles Mingus dont les *Fables of Faubus* dénonçaient le visage haineux et rétrograde de l'apartheid sudiste, plus concrètement que Curtis Mayfield dont les textes habités faisaient rimer poétique et politique, Aretha Franklin restera dans l'Histoire une figure centrale de la révolution sociale menée par les chantres afro-américains d'un monde plus juste. Au même titre que l'Église noire s'est servie du gospel à la façon d'un cheval de Troie pour diffuser la parole divine, Aretha aura usé de sa musique pour disséminer un message de dignité et d'indépendance auprès des masses.

La Reine de la soul n'aura pas seulement été l'égérie d'une génération spontanée d'artistes soucieux de participer au

renouvellement de la société. Son hésitation constante entre la chanteuse populaire et la diva bourgeoise est avant tout l'expression du bouleversement profond, non dénué d'ambiguïté, qui traverse l'Amérique noire de son temps. En revendiquant sa double négritude, en tant qu'Afro-Américaine et en tant que femme, elle a ouvert la voie à l'expression décomplexée des aspirations de son milieu d'origine. Aretha Franklin est tout autant la femme libérée exigeant le *Respect* que la ménagère virulente de *Think*. Raconter son histoire, c'est, à travers son exemple, évoquer la métamorphose complexe d'une minorité passée de l'invisibilité à l'omniprésence.

Son incarnation en diva trouve une parfaite illustration en 1994, lors de la cérémonie de gala au cours de laquelle lui est attribué un Kennedy Center Honor – un prix prestigieux couronnant chaque année une poignée de célébrités des arts de la scène. Sur la photo officielle, Aretha la Magnifique trône entre Kirk Douglas, Pete Seeger, Morton Gould et Harold Prince, la tache brillante de sa robe de velours framboise écrasée et l'éclat de son collier de diamants éclipsant par leur majesté le vétéran d'Hollywood, le vieux barde folk, le vénérable compositeur et le metteur en scène de Broadway vêtus de leurs inévitables smokings funèbres. Si les cinq protagonistes n'étaient tous affublés du même ruban multicolore tout juste reçu des mains du président Clinton, et si la scène ne se déroulait à la Maison-Blanche, on se croirait dans le décor intemporel d'une cour européenne, un jour de sacre.

Pour ce rendez-vous avec l'Histoire, un parmi d'autres dans un agenda mondain bien rempli, Aretha Franklin a

fait le déplacement à Washington. À bord de son bus privé, comme de juste, puisqu'elle se refuse depuis dix ans à prendre l'avion. Ce soir de décembre 1994 où elle devient la plus jeune récipiendaire du Kennedy Center Honor, elle est arrivée au bras de Renauld White, un top model afro-américain de plusieurs années son cadet, en compagnie duquel elle apparaît régulièrement depuis quelque temps.

Accueillie à sa descente de limousine par ses amis Bill et Hillary sur les marches du 1600 Pennsylvania Avenue, elle a rapidement rejoint l'East Room pour les discours officiels. Glissant d'un convive à l'autre avec une majesté accrue par l'ampleur de sa silhouette, Aretha s'attarde un instant auprès d'un prince saoudien en attendant le spectacle qui va venir clore la soirée, au cours duquel elle recevra un hommage musical appuyé de Patti LaBelle et des Four Tops, ses pairs en musique soul, auxquels se joint pour l'occasion la chorale de la New Bethel Baptist Church de Detroit.

La scène, largement rapportée et photographiée par la presse populaire, va faire le tour du monde, au même titre que d'autres événements comparables tout au long de la décennie : le 40^e anniversaire de la création des Grammy Awards, le dîner annuel de remise des bourses Aretha Franklin à Detroit, sa présence sur l'album « Women to Women » dont les bénéfices doivent servir à alimenter la recherche sur le cancer du sein, un téléthon au profit du United Negro College Fund, un gala de la fondation contre le sida organisé au Nederlander Theater de New York en présence de Dustin Hoffman et Robert De Niro...

Au même titre qu'Elizabeth Taylor, Caroline de Monaco, Mick Jagger ou Placido Domingo, Aretha Franklin a

longtemps fait partie de cette jet-set internationale dont les moindres faits et gestes, savamment mis en scène, relatés, amplifiés, font rêver toute une frange de l'humanité, avide de pain et de jeux. Entre envie et admiration, les chroniqueurs décrivent ses tenues extravagantes, détaillent ses kilos superflus et murmurent les dernières rumeurs, contribuant à pérenniser l'image d'une diva capricieuse, distante et solitaire.

Le contraste est d'autant plus frappant pour celui qui sonne à la porte de son opulente demeure de Bloomfield Hills. On s'attend à être accueilli par une soubrette stylée, mais c'est Aretha qui ouvre la porte. Pieds nus, en sweat-shirt des Pistons et pantalon informe comme n'importe quelle ménagère des classes moyennes à peine rentrée du supermarché, elle prend tout naturellement le chemin de la cuisine où elle prépare du café, servi sur place avec des cookies maison. Si la conversation se poursuit au salon pour plus de confort, l'ambiance reste incroyablement ordinaire, Aretha multipliant les questions personnelles comme pour renforcer le sentiment d'intimité qui la lie à ses visiteurs, dans la banalité d'un décor habillé par le bruit de fond d'un *soap opera* sur la télé à grand écran.

La ferveur avec laquelle elle conserve sous vitrine la multitude de récompenses glanées en quarante ans de carrière – ses disques d'or, ses Grammys, les pyramides transparentes des American Music Awards, sa couronne de Reine de la soul –, mais aussi l'accumulation quasi religieuse des photos encadrées de ses rencontres avec Sidney Poitier, Bill Cosby, Jackie Kennedy ou Lauren Bacall ne font qu'accentuer

l'impression curieuse qu'elle relève de la famille des fans, et non de celle des stars. Le petit sanctuaire habillé de portraits de celui qui reste son mentor et son directeur de conscience, son père C. L. Franklin, de même que le buste de celle qu'elle a prise pour modèle, la reine Néfertiti, se chargent d'ailleurs de rappeler la futilité des paillettes face aux valeurs essentielles que sont la famille et l'amour divin.

Comprendre le personnage d'Aretha Louise Franklin passe par le décryptage de cette dualité, par la recherche de cette familiarité pudique dissimulée sous le vernis officiel du personnage public. Cette schizophrénie est le prolongement de son héritage musical, lui-même traduction fidèle d'une Amérique noire doublement habitée par le profane et le sacré : derrière la fierté altièrre de la Reine de la soul, portée par la spiritualité intuitive de son éducation aux sources du gospel, se dissimule la chanteuse de blues, historienne des mille et une humiliations de l'Amérique noire, et plus particulièrement du quotidien tragique de la femme afro-américaine. La fille du révérend Franklin – leader charismatique de la cause noire au plus fort de la lutte pour les droits civiques – a réussi l'exploit de devenir le porte-drapeau de toute une génération qui exigeait le *Respect* dans les années soixante, sans pour autant s'affranchir de l'héritage de Bessie Smith et de Billie Holiday qui faisait d'elle l'éternelle victime consentante de prédateurs masculins peu soucieux de ses illusions romantiques.

Le fait d'avoir été élevée par son père dans un milieu réputé pour ses fortes tendances matriarcales contribue à cet état de fait ; largement façonnée par ce père qui lui a inculqué un sens rétrograde de la hiérarchie entre les sexes

tout en prêchant la tolérance raciale, cette icône du mouvement féministe de la fin des années soixante a passé une bonne partie de sa vie à subir le machisme du ghetto. Et si son répertoire, échappant à toute tentation larmoyante et masochiste, n'a jamais concédé le moindre pouce de terrain à une prétendue primauté masculine, Aretha Franklin n'a pas mené sans faux pas sa lutte contre des environnements lourdement castrateurs : celui de sa communauté comme celui du show-business.

Le génie d'Aretha se manifeste à travers cette cohabitation inhabituelle de majesté et d'humilité, d'orgueil et de soumission, dont on comprend qu'il est porteur des contradictions d'une communauté noire en pleine mutation.

S'appuyant sur la franchise, elle aura bâti son succès en mettant les quatre octaves de son registre vocal au service d'un répertoire réaliste vécu à la première personne du singulier avant de modifier radicalement son image. À l'heure de la présidence Reagan, à l'image d'une bourgeoisie afro-américaine en plein essor qui se laisse acheter par l'*establishment* en tournant le dos à la population des ghettos, Aretha se débarrasse de l'imagerie rebelle qui a fait sa réputation deux décennies plus tôt et s'invente une nouvelle légitimité dans les rendez-vous mondains. Elle trouve sans peine sa place au sein de cette nouvelle « noblesse », ainsi qu'en témoigne sa présence à de nombreux galas de charité, sa participation à un spectacle du Joffrey Ballet parrainé par Nancy Reagan dans le cadre prestigieux du Carnegie Hall de New York, la pose d'une étoile à son nom sur le très pailleté Hollywood Walk of Fame, sa camaraderie avec Donald Trump le jour de l'inauguration

du Trump International Hotel, autant d'événements qu'annonçait dès 1980 le récital qu'elle offrait au prince Charles et sa fiancée Diana en présence de la reine mère. La *Queen of Soul* sur un pied d'égalité avec la *Queen Mum*, le fossé qui scinde en deux le monde noir-américain apparaît dans toute sa vanité, symbolisé par une relecture de *Think* (1989) qui renonce à toute l'âme dont était porteuse la soul originelle pour se parer du manteau d'insouciance formatée caractéristique du conservatisme ambiant.

Mais si elle s'assume en bourgeoise diamantée, Aretha refuse de renoncer à ses racines plébéiennes pour autant. L'anecdote qui illustre le mieux cette schizophrénie sociale remonte au début des années 1970. Vedette incontestée du disque et de la scène, avec à son actif un palmarès plus chargé qu'aucune autre chanteuse populaire américaine, Aretha est descendue avec son compagnon dans la suite présidentielle (celle habituellement réservée à Frank Sinatra) du Fontainebleau, un hôtel de Miami dont le nom français symbolise le luxe et les prétentions patriciennes. Cette boulimique chronique, habitée par les insécurités d'une enfance sans mère au sein d'une société noire habituellement matriarcale, a décidé de manger dans sa suite des pieds de cochon, une recette traditionnelle noire sudiste que l'Amérique puritaine considère avec le plus grand dégoût. La reine de la soul traverse le soir même le hall de l'établissement, un sachet en papier à la main. Brusquement, le fond du sac, rongé par la graisse, s'ouvre et les pieds de cochon s'éparpillent autour d'elle. Son producteur Jerry Wexler, témoin de la scène, racontera plus tard dans ses Mémoires : « Il y en avait plein la moquette, mais Aretha

a fait comme si de rien n'était et elle a poursuivi son chemin jusqu'à l'ascenseur, imperturbable, pour remonter dans sa chambre. Une femme à la fois majestueuse et nature¹. »

Majestueuse, nature, et contradictoire, à l'image d'une minorité afro-américaine écartelée entre valeurs terriennes et aspirations bourgeoises. Car la diva revendiquée qui porte des jeans et des sweaters usés sous son manteau de vison blanc conservera jusqu'à sa mort un sens aigu de sa responsabilité vis-à-vis des siens. À l'inverse d'une Diana Ross, désireuse d'oublier ses origines ouvrières afin de mieux crédibiliser le rôle de princesse des paillettes qu'elle s'est inventé avec la réussite, contrairement à Michael Jackson qui allait jusqu'à gommer ses traits physiques pour se réinventer dans la peau incolore d'un humanoïde androgyne, à l'opposé de Whitney Houston qui proposait une soul acrobatique oublieuse du contenu spirituel du gospel, Aretha s'est toujours servie du naturel de son ADN pour dynamiser sa carrière. Inlassablement, elle multiplie les actions sociales auprès des populations de ghettos que le reaganisme a transformés en zones de non-droit. Et si elle ne refuse pas la médaille de la Liberté des mains de George W. Bush en 2005, elle a affiché sa préférence pour l'obédience démocrate en se montrant à de nombreuses reprises auprès du couple Clinton tout au long des années 1990.

C'est toutefois avec l'accession de Barack Obama à la magistrature suprême qu'elle démontre combien la *gentrification* progressive de la minorité afro-américaine ne

1. Jerry Wexler et David Ritz, *Rhythm and the Blues – A Life in American Music*, New York, Alfred A. Knopf, 1993, p. 247.

saurait s'affranchir du fardeau historique qui l'accompagne depuis l'Émancipation et dont elle a su préserver la dualité. En faisant cohabiter majesté et humilité, orgueil et soumission, en conjuguant sophistication et franchise, Aretha aura mimé avec sa trajectoire artistique le processus de créolisation qui a permis aux héritiers de la servitude, au prix d'un siècle de frustrations et de luttes, de trouver une place dans le rêve américain sans renoncer à leurs spécificités culturelles. Et Obama de pleurer en l'écoutant chanter la *natural woman* avec laquelle elle ne rompra jamais.

On est loin, en pleine ère Trump, d'avoir atteint l'objectif de tolérance, de liberté et d'équité que fixait Martin Luther King à la veille de son assassinat, mais les exigences de respect scandées par Aretha Louise Franklin il y a un demi-siècle sont là durablement, au-delà de sa personne physique, pour nous rappeler que le monde ne sera pas libre tant qu'un seul de ses citoyens, quels que soient sa nationalité, son origine ethnique, sa religion ou son sexe, restera enchaîné.

Aretha n'affirmait pas autre chose lorsqu'elle chantait, dans *Think* :

Réfléchis à ce que tu fais

Réfléchis

Laisse-toi aller, accepte de te libérer

SEBASTIAN DANCHIN,

septembre 2018

CHAPITRE UN

LA FILLE PRODIGE

(1942-1959)

En 1955, cinq ans avant d'être en grande partie rasée pour faire place au Chrysler Freeway, Hastings Street est encore la principale artère du quartier de Black Bottom, le ghetto noir de Detroit. Avec trois cent mille âmes, la communauté afro-américaine de la capitale de l'automobile est la quatrième des États-Unis par son importance, après celles de Harlem, Chicago et Philadelphie. Dès la fin des années 1910, les cinq dollars journaliers proposés par Henry Ford dans ses usines ont largement contribué à attirer ici des milliers de métayers noirs prêts à tout pour échapper à la misère rurale endémique d'États sudistes tels que l'Alabama, le Mississippi ou la Louisiane.

Curieuse ville que Detroit, portée par les courants contraires des aspirations de ses citoyens. D'un côté, une machine politique au racisme à peine voilé, désireuse de préserver une hiérarchie sociale fondée sur l'inégalité des chances ; de l'autre, une industrie automobile dans laquelle s'épanouit une petite-bourgeoisie noire ouvrière sous la tutelle bienveillante d'un Henry Ford soucieux de dissimuler des tendances antisémites derrière sa vision paternaliste

des Afro-Américains. « Le Noir est un être humain capable d'intégrité, de loyauté, préoccupé de sa prospérité et de son bien-être familial¹ », déclare le fondateur de la dynastie Ford, dont les chaînes emploient à elles seules les deux tiers des travailleurs afro-américains de l'industrie automobile locale.

Forte de ce soutien, la communauté noire de Detroit connaît un essor inhabituel, même pour une métropole du Nord, et développe sa propre mythologie autour de personnalités incontournables, parmi lesquelles le champion du monde de boxe Joe Louis et le leader de la puissante Nation of Islam, Elijah Muhammad. Les rapports n'en sont pas moins tendus dans les ateliers et les chaînes de montage, surtout avec le prolétariat blanc issu de l'immigration sudiste qui voit d'un mauvais œil cette cohabitation forcée avec la main-d'œuvre noire. Exacerbés par les années de Dépression, les antagonismes débouchent à l'été 1943 sur des émeutes meurtrières qui vont figer pour longtemps les relations intercommunautaires.

Par obligation davantage que par conviction, les citoyens noirs de Detroit s'entassent dans les taudis de Black Bottom, autour de Hastings Street. « Son aspect rappelle irrésistiblement celui des bas quartiers des villes orientales ou du marché aux puces parisien », écrit le journaliste français Jacques Demètre à son retour d'un séjour à Detroit en 1959. « Longue de plusieurs kilomètres, la rue est bordée de maisons basses en brique ou en bois dont beaucoup sont dans un état de délabrement avancé. Nous notons de nombreuses boutiques

1. August Meier et Elliott Rudwick, *Black Detroit and the Rise of the UAW*, New York, Oxford University Press, 1979, p. 14.

rudimentaires (...) fréquentées par une clientèle dont l'état de pauvreté est frappant. Entre certaines maisons, de misérables *alleys*, perpendiculaires à la rue et encombrées de poubelles, s'enfoncent vers des baraques ou des terrains vagues¹. »

Entre les marchands de fruits et légumes, les coiffeurs, les vendeurs de poulet frit, les entrepreneurs de pompes funèbres et les prêteurs sur gages, on trouve sur Hastings le magasin de disques de Joe Von Battle, un émigré du Vieux Sud qui ouvrait en 1945 la Joe's Record Shop à hauteur du numéro 3530. Au-dessus des annonces grossièrement peinturlurées sur la vitrine annonçant les succès du moment, une énorme pancarte vante les enregistrements du révérend Franklin, dont l'église se dresse quelques pâtés de maisons plus haut, au 4210 Hastings Street.

Depuis 1953, le pasteur Franklin est l'une des stars de l'Amérique noire grâce à ses sermons dominicaux, enregistrés par Von Battle et diffusés à travers le pays par le biais du disque et de la radio. Sur le plan local, Franklin est une figure reconnue, un clergyman à la fois dévoué et flamboyant dont les prêches constituent l'une des grandes attractions de la vie à Black Bottom. « Les Noirs [de Detroit] sont si malvenus dans les lieux d'amusement publics ou privés qu'ils considèrent l'église comme le refuge naturel de leurs loisirs² », lisait-on déjà entre les deux guerres dans un rapport municipal sur le problème noir.

1. Jacques Demètre et Marcel Chauvard, *Voyage au pays du Blues 1959*, Paris, Clarb, 1994, p. 73.

2. *The Negro in Detroit*, rapport du Comité municipal interracial, 1926, cité dans B. J. Widick, *Detroit : City of Race and Class Violence*, Detroit, Wayne State University Press, 1989, p. 30.

En ce dimanche de la fin 1955, ce n'est pourtant pas uniquement dans le but d'entendre l'homélie du pasteur que plusieurs centaines de fidèles sont rassemblés dans le bâtiment tout neuf de la New Bethel Baptist Church, mais pour y écouter sa fille Aretha. Aujourd'hui encore, à l'écoute des enregistrements de Joe Von Battle réalisés par hasard ce jour-là, on est surpris de la maturité vocale et émotionnelle de cette adolescente de treize ans. Lorsqu'elle se lance dans une interprétation vibrante de *He Will Wash You Whiter Than Snow*, soutenue par la chorale de l'église, la congrégation réagit avec la même exaltation que s'il s'agissait d'une star du gospel confirmée. Sans doute les fidèles de la New Bethel Church se souviennent-ils qu'Aretha, preuve de sa précocité dans tous les domaines, est mère depuis plusieurs mois.

À tous les égards, cette journée de 1955 est l'illustration du triangle dans lequel Aretha va inscrire toute son évolution, professionnelle et personnelle. Un triangle délimité par sa passion pour le chant, son attachement indéfectible à l'Église et sa fragilité affective. Un triangle au centre duquel se tient le personnage central de son histoire : son père, C.L. Franklin. Tout au long de son existence, Aretha sera profondément marquée par la personnalité envahissante de ce père à la fois autoritaire et tolérant qui décide de son avenir en l'entraînant sur la voie du gospel, tout en la laissant découvrir par elle-même la sensualité du blues.

Alors qu'Aretha a été essentiellement élevée dans un cocon bourgeois, son père relève à l'inverse de cette communauté noire rurale sudiste à peine affranchie de la

servitude. Né le 22 janvier 1915 près d'Indianola, au cœur du Delta du Mississippi – la plaine alluviale située au sud de Memphis qui a donné au monde ses plus grands artistes de blues, B. B. King en tête –, Clarence LaVaughn Franklin n'a gardé de son propre père, Willie Walker, que l'image d'un homme souriant. De retour des champs de bataille européens au lendemain de la Grande Guerre, il a choisi peu après de s'effacer complètement de la vie de sa femme et de ses deux enfants, au point de ne pas même leur léguer un nom de famille. Ce n'est qu'à l'occasion du remariage de Rachel avec Henry Franklin en 1919 que Clarence et sa sœur Louise trouvent un patronyme, bientôt partagé par une petite sœur prénommée Aretha.

À l'instar de l'immense majorité des Noirs de cette région cotonnière, Henry Franklin cultive avec les siens un carré de terre qui ne lui appartient pas, et il doit concéder sa récolte à la fin de chaque année en échange d'une cabane de planches, de quelques outils et du strict minimum vital. Si le métayer, totalement inféodé à un système qui profite de son illettrisme, n'a aucun moyen de progresser dans l'échelle sociale, il a plus ou moins la liberté de se déplacer géographiquement lorsqu'il juge trop pesante la tutelle du propriétaire terrien dont il dépend.

Le jeune Franklin a pu remarquer, au gré des déplacements de sa famille, que les conditions de vie dans le Delta restent invariablement médiocres, sans même évoquer l'insoutenable violence régissant les rapports entre communautés dans une région où les magnolias sont encore porteurs d'étranges fruits humains. Ce constat le décide très tôt à briser l'enfermement du destin en refusant de

marcher dans les traces de son père adoptif. Intelligent, sensible, observateur, il note les inégalités du monde qui l'entoure et relève les iniquités liées à la ségrégation sans pour autant sombrer dans l'aigreur, un aspect de son caractère qui fera de lui par la suite un apôtre ardent de la lutte pour les droits civiques des Noirs, au côté de Martin Luther King Jr., sans jamais verser dans l'ultranationalisme afro-américain.

En attendant, il se rend à l'école quand il le peut – c'est-à-dire trois mois par an, entre la fin de la récolte du coton en décembre et les semailles au printemps, à condition de parcourir à pied la dizaine de kilomètres séparant la ferme de ses parents de l'école noire la plus proche – et trouve dans la vaste église en bois que fréquente sa mère à Cleveland, Mississippi, un carrefour de la vie sociale qui lui convient parfaitement. Baptisé vers l'âge de neuf ans, il découvre sa voie au moment de l'adolescence lorsque l'idée de consacrer sa vie à Dieu s'impose à lui suite à un rêve prémonitoire. Le test ultime pour tout candidat au sacerdoce est de s'essayer à l'art du sermon, ce qu'il fait dès l'âge de seize ans dans le cadre familial de la St. Peter's Rock Church sous le regard admiratif de sa mère et celui, nettement plus critique, de Henry Franklin qui voit dans cette vocation une façon trop commode d'échapper aux travaux des champs.

Le très jeune prédicateur multiplie les interventions dans plusieurs petites églises de campagne autour de Cleveland et cette démarche volontariste lui permet d'acquérir l'expérience indispensable à son sacerdoce. Au début de 1933, à l'âge de dix-huit ans, C.L. Franklin devient

officiellement pasteur temporaire de la County Line Baptist Church de Tutwiler, à une cinquantaine de kilomètres de Cleveland. Ce changement n'est pas du goût de son père adoptif qui lui donne alors le choix entre la chaire et la charrue.

Franklin choisit son indépendance et trouve rapidement plusieurs petites églises d'accueil, ce qui lui permet de joindre les deux bouts tant bien que mal. Cette nécessité de survie devient plus aiguë encore lorsqu'il épouse le 16 octobre 1934 une certaine Alene Gaines. Il est vrai que Franklin s'intéresse de près au sexe opposé depuis le début de l'adolescence, mais sa décision de se marier est sans doute également dictée par sa volonté de faire valoir sa maturité. Dans une même logique, ce pasteur soucieux de progresser suit de sommaires études de théologie et de littérature au sein du Greenville Industrial College – une institution baptiste située dans l'une des principales petites villes du Delta – qu'il finance en multipliant les interventions dans toute la région, cumulant les offices, visitant les malades, réconfortant les mourants, intervenant partout où l'on fait appel à lui, avec pour seul atout sa voix dont il se sert aussi bien pour chanter que pour prêcher. Son phrasé électrique, les images fortes qu'il puise dans les Écritures, son charisme et son dévouement ne vont pas tarder à faire de lui un prédicateur en vue dont la prestance n'échappe pas aux jeunes paroissiennes.

C'est probablement lors de l'un de ses déplacements qu'il fait la connaissance en 1935, dans le bourg de Shelby, Mississippi, où elle est née en 1917, de Barbara Siggers. Cette chanteuse émérite, pianiste attitrée d'une petite église locale,

est mère depuis le 24 décembre précédent d'un petit garçon prénommé Vaughn que son père n'a pas souhaité élever ; la situation n'a rien d'exceptionnel dans le Mississippi rural des années de crise, et Franklin, une fois entérinée la séparation avec sa première femme, épouse Barbara le 3 juin 1936 avant d'adopter officiellement Vaughn. Moins de deux ans plus tard, le 13 mars 1938, la famille s'agrandit avec l'arrivée d'une fille prénommée Erma.

Sa réputation grandissant, Franklin trouve le moyen l'année suivante de s'évader du Delta et de rejoindre la grande capitale du Mid-South cotonnier, Memphis, où lui est offerte la direction de la New Salem Baptist Church. Tout en faisant vivre sa famille dans un confort relatif à une époque où la communauté noire sudiste touche le fond, ce poste lui permet de parfaire son éducation en étudiant la sociologie et la littérature au LeMoyné College. Ce contact avec une théologie plus ouverte sur le monde va changer radicalement sa conception de la vocation pastorale ; s'éloignant définitivement du fondamentalisme baptiste tel qu'on le rencontre couramment dans le Sud américain, il propose à ses fidèles une lecture plus métaphorique des Livres saints, doublée d'une vision de la société à la fois pragmatique et progressiste.

L'ascension sociale et intellectuelle du révérend Franklin coïncide avec l'agrandissement de sa famille. Après Erma, on assiste à la naissance en mars 1940 d'un garçon prénommé Cecil, puis d'une deuxième fille, née à Memphis le 25 mars 1942 et prénommée Aretha Louise en l'honneur des deux sœurs de C.L. Deux ans plus tard, le 13 mai 1944,

ce sera au tour de Carolyn, la dernière des cinq enfants Franklin, de faire son entrée dans le monde.

Ce tableau lisse d'une famille unie n'est pas aussi idyllique qu'il y paraît. Huit mois après la naissance de Cecil, une paroissienne adolescente nommée Mildred Jennings a donné naissance à une fille prénommée Carl Ellan dont on murmure qu'elle est le fruit des amours de sa mère avec le pasteur de New Salem. À en croire certains fidèles, ce n'est pas la première fois que le Révérend séduit l'une de ses ouailles, mais la situation n'est pas inhabituelle dans l'univers des églises sudistes où le pasteur jouit d'un prestige d'autant plus grand qu'il est jeune et beau parleur, et le silence est un paravent commode. La jeune mère rapidement éloignée de Memphis et placée chez des proches, le non-dit s'installe au sein du couple Franklin et C.L. poursuit son pastorat comme si de rien n'était.

Sans même tenir compte de cet incident de parcours, les émoluments du révérend Franklin sont d'autant plus insuffisants qu'ils dépendent entièrement de la générosité de ses paroissiens. Entre deux grossesses, sa femme trouve un emploi d'aide-soignante, profession qu'elle conservera jusqu'à sa disparition au début des années cinquante. Sur le plan musical, la mort prématurée de la mère d'Aretha rend difficile toute évaluation de ses talents de chanteuse et de pianiste, mais la légende familiale veut qu'elle ait possédé une voix exceptionnelle, propre à susciter l'admiration de la grande Mahalia Jackson en personne. « Mahalia m'a toujours dit que la mère d'Aretha était une immense chanteuse de gospel. D'après elle, elle avait plus de talent

encore que le révérend C.L. Franklin¹ », dira plus tard le premier producteur d'Aretha, John Hammond.

C.L. Franklin, quant à lui, insiste sur la capacité de sa femme à s'intégrer à la vie pastorale : « Ma femme dirigeait la chorale et jouait du piano. Les gens l'adoraient. (...) Elle s'entendait parfaitement avec tout le monde². » Barbara Franklin va d'ailleurs conserver cette double fonction de chef de chorale et de pianiste par la suite, dans les diverses églises de son mari.

En 1944, la famille projette en effet de s'installer à Buffalo, ville industrielle toute proche des chutes du Niagara à la frontière avec le Canada, à l'extrémité septentrionale de l'État de New York. Au terme de cinq années passées à Memphis, le pasteur ambitieux des débuts a cédé la place à un clergyman estimé de sa communauté dans ce qui est alors la capitale de l'Amérique noire sudiste. Membre influent de la loge maçonnique Prince Hall locale, il a considérablement élargi son audience dans la région en animant chaque dimanche depuis l'été 1942 une émission radiophonique religieuse baptisée *The Shadow of the Cross*. Sa notoriété croissante fait même de lui le candidat tout désigné lorsqu'il s'agit de présider un an plus tard aux funérailles grandioses du révérend M.J. Jenkins, l'un des prédicateurs les plus spectaculaires de la ville. Outre ses fonctions de leader de la congrégation Greater White Stone à Memphis, Jenkins dirigeait également la Friendship Baptist Church

1. Mark Bego, *Aretha Franklin - The Queen of Soul*, New York, St. Martin's Press, 1989, p. 12.

2. C.L. Franklin avec Jeff Todd Titon, *Give Me This Mountain*, Chicago, University of Illinois Press, 1989, p. 23.

de Buffalo. Impressionnés par ses qualités d'orateur, les fidèles qui ont effectué le déplacement depuis l'État de New York proposent le poste laissé vacant par Jenkins à C.L. Franklin, qui l'accepte.

Cette fois, sa mission ne dure que deux ans. En dépit d'un salaire en nette progression, d'un presbytère confortable dans un quartier bourgeois en périphérie du ghetto, d'une voiture de fonction, et malgré l'attachement de ses paroissiens, le Révérend ne se plaît qu'à demi dans cette ville froide et humide dont la petite communauté afro-américaine reste trop éloignée à son goût des préoccupations sociales, culturelles et politiques d'une Amérique noire en plein questionnement. La situation est tout autre à Detroit où un nouveau concours de circonstances va conduire la famille Franklin. Invité à délivrer un sermon lors de la National Baptist Convention – le congrès annuel de sa dénomination – qui se déroule dans la première ville du Michigan en septembre 1945, C.L. y découvre une population noire extrêmement active et ouverte, riche de plus de trois cent mille citoyens, dotée d'une forte tradition pastorale. « Detroit avait la réputation d'être une ville de grands prédicateurs¹ », confirme-t-il dans le récit de sa carrière.

La capacité d'un prédicateur à faire vibrer la fibre spirituelle et émotionnelle de ses troupes est l'ingrédient indispensable à une bonne harmonie entre le pasteur et ses fidèles. Lors de son passage à Detroit, Franklin a été remarqué par certains membres de la New Bethel Baptist Church,

1. *Ibid.*, p. 19.

une congrégation socialement diversifiée située au cœur de Hastings Street, au coude-à-coude avec les nombreux clubs et autres salles de billard qui font de ce quartier l'un des plus chauds de Detroit. À la suite d'une querelle de clocher, l'officiant de cette paroisse a abandonné son poste, emmenant avec lui une minorité de membres en compagnie desquels il part fonder une autre Église. Pour ceux qui sont restés attachés à New Bethel, il s'agit d'élire rapidement un nouveau pasteur. Le critère principal de sélection étant le prêche hebdomadaire, quelques officiants triés sur le volet sont invités à s'adresser à la communauté plusieurs semaines de suite. C.L. Franklin, contacté à Buffalo, relève le défi et sa candidature est finalement retenue par le conseil paroissial qui l'invite à prendre la tête de la congrégation le dimanche 3 juin 1946.

Le départ de Buffalo est difficile car les paroissiens de la Friendship Baptist Church ont du mal à comprendre les raisons qui poussent leur pasteur à les abandonner aussi vite, allant jusqu'à lui proposer d'augmenter sa rémunération. « Je leur ai dit non, explique Franklin. Ce n'était pas une question d'argent. Simplement que Detroit représentait pour moi une progression dans ma carrière¹ »

Cette remarque en dit long sur l'ambition de C.L. Franklin, déterminé à trente et un ans à laisser son empreinte sur l'univers baptiste à une époque où les prises de conscience sociales et politiques de toute la communauté passent par la chaire. De ce point de vue, New Bethel est une tribune

1. *Ibid.*

intéressante, mais elle est encore loin d'avoir le retentissement que peut avoir à Harlem l'Abyssinian Baptist Church d'Adam Clayton Powell Jr., un clergyman militant et mondain qui défraye la chronique en ces années d'après-guerre par son élection au Congrès américain et ses positions virulentes contre la discrimination. Pour donner un ordre de grandeur, alors que l'Abyssinian Church de Powell est la première Église protestante d'Amérique avec plus de dix mille membres, New Bethel se situe nettement plus en retrait avec un millier de fidèles tout au plus.

Hormis sa situation géographique cruciale sur l'artère nord-sud traversant Paradise Valley – l'appellation ironique parfois donnée au ghetto –, le bâtiment qui accueille New Bethel est un ancien bowling en piteux état, l'une de ces *storefront churches* aux allures de boutique de quartier telles qu'on les trouve par dizaines dans les ghettos d'Amérique, leur dénomination dessinée en lettres crues à même la vitrine. La priorité du révérend Franklin est de réunir les fonds nécessaires à l'édification d'une église moderne sur les décombres de cette « Maison de Dieu » – pour reprendre la signification du mot Béthel, lieu saint au nord de Jérusalem sur la route de Naplouse, dont la légitimité biblique remonte à la Genèse.

Entre ses activités pastorales, l'entretien d'un immeuble en pleine décrépitude et les difficultés financières qui le contraignent à contracter des emprunts personnels afin d'entretenir sa famille, Franklin rencontre des problèmes conjugaux qui conduisent Barbara à reprendre son indépendance en 1948. Le secret qui a toujours entouré cette séparation somme toute banale aura par la suite des

répercussions importantes sur l'image publique d'Aretha : pour n'avoir jamais souhaité fournir d'explications sur le départ de sa mère, elle va se trouver en butte aux supputations les plus fantaisistes de la presse à l'aube de ses premiers succès. Profitant de sa gloire soudaine, certains proches chercheront même à faire parler d'eux, alimentant la rumeur selon laquelle Barbara Franklin aurait honteusement abandonné son mari et ses quatre derniers enfants.

Dans son autobiographie, Aretha s'est appliquée à tordre le cou à cette légende, insistant sur le fait que ses parents avaient tout bonnement décidé de mettre fin à la vie commune, à défaut de s'entendre. Les raisons de cette mésentente restent en revanche parfaitement obscures, C.L. Franklin ayant été jusqu'à oblitérer le souvenir même de cet épisode de son existence dans ses Mémoires. On retrouve dans cette pudeur vis-à-vis de tout ce qui touche à la sphère privée l'un des principaux traits de caractère d'Aretha, souvent dépeinte sous les traits d'une âme introvertie et dépressive par ses proches et son entourage professionnel comme par les médias, au prétexte qu'elle répugne à étaler au grand jour son intimité.

Plusieurs hypothèses peuvent expliquer le départ de Barbara Franklin. Il est possible que les responsabilités de son mari à la tête de New Bethel, doublées de problèmes pécuniaires, aient constitué un fardeau lourd à porter pour une femme qui ne souhaitait pas s'impliquer corps et âme dans la vie de l'église. Évoquant la mémoire de sa femme dans le recueil de ses souvenirs, le Révérend laisse échapper un commentaire qui pourrait étayer cette supposition : « À mon sens, quand les fidèles respectent, admirent et

encouragent l'épouse de leur pasteur, je ne vois pas très bien en quoi elle pourrait être malheureuse. Mais j'ai souvent entendu dire que la position de la femme du pasteur était très difficile. C'est une autre histoire lorsqu'elle cherche à s'imposer face aux dirigeants de l'église, une situation qui pourrait générer des conflits. Mais ce n'était pas le cas de ma femme. Les paroissiennes la sollicitaient souvent, mais elle participait rarement à leurs réunions, se contentant d'aller aux répétitions de la chorale avant de rentrer à la maison¹. »

Les frasques de C.L. Franklin pourraient également justifier la décision de Barbara de rejoindre sa mère à Buffalo où elle se met bientôt en ménage avec un certain Trustee Young qu'Aretha décrit sous les traits d'un personnage jovial. Cette supposition aurait le mérite d'expliquer le mutisme d'Aretha sur tout ce qui touche à la séparation de ses parents, la chanteuse étant décidée à défendre bec et ongles l'image de ce père qu'elle adule. « Il faut bien voir que le Révérend était un playboy² », reconnaît néanmoins l'un des diacres de New Bethel.

Quelles que soient ses motivations, Barbara ne part pas seule, emmenant avec elle son fils aîné Vaughn, qui découvre à cette occasion que C.L. Franklin n'est pas son père biologique, tandis que les autres enfants restent à la charge de leur père. Pendant quatre années, la famille Franklin trouve son équilibre de la sorte. Erma, Cecil, Aretha et Carolyn passent les étés chez leur mère, tandis

1. *Ibid.*, pp. 23-24.

2. James T. Jones, « Soul of the Queen », *Vanity Fair* (mars 1994).

que celle-ci parcourt régulièrement les quatre cents kilomètres séparant Buffalo de Detroit afin de leur rendre visite en période scolaire. Cette situation, apparemment exempte des frictions constatées chez les couples qui se déchirent, donne du révérend Franklin une image de tolérance et d'ouverture inhabituelle pour son temps. La séparation a beau être un fait accepté dans le milieu protestant de l'immédiat après-guerre, elle est encore mal vue par les plus conservateurs, surtout lorsque le pasteur est concerné. Preuve de sa lecture magnanime du christianisme, C.L. Franklin adopte à l'inverse une position d'avant-garde non dénuée d'humour, même s'il n'envisage pas de divorcer afin d'officialiser la rupture. « Mon père avait une conception moderne du mariage et des relations parents-enfants, raconte Aretha. "Il y a ceux qui ne croient pas au divorce, disait-il, parce qu'il est écrit dans la Bible : 'Ceux que Dieu a unis, personne ne peut les désunir.' Mais vous croyez vraiment que c'est Dieu qui a mis ensemble tous les couples qu'on rencontre de nos jours ?" Du coup, les fidèles se mettaient à rire¹. »

Le véritable traumatisme pour les enfants du Révérend survient en 1952 avec la mort de Barbara Franklin, des suites d'une crise cardiaque. Tout juste âgée de dix ans, Aretha est convoquée avec son frère Cecil et ses sœurs dans la cuisine du presbytère où le Révérend leur annonce la nouvelle. Et tandis que les quatre cadets rejoignent d'urgence leur aîné Vaughn à Buffalo pour l'enterrement, le Révérend

1. Aretha Franklin et David Ritz, *Aretha - From These Roots*, op. cit., p. 23.

choisit de rester à Detroit ce jour-là. Bien davantage que le départ de sa mère, cette séparation définitive à une époque charnière de la vie va peser sur Aretha, l'incitant à enfouir ce souvenir pénible dans l'intimité de sa mémoire. « Après la mort de sa mère, raconte Mahalia Jackson, toute la famille s'est trouvée sevrée d'affection¹. »

L'enterrement passé, la vie reprend ses droits à Detroit, dans une ambiance compliquée par les difficultés du pasteur avec son église. Aretha a conservé de cette période les reminiscences traditionnelles de l'enfance, kaléidoscope d'images colorées et d'odeurs de cuisine, avec en fond d'écran l'image confuse d'un carnet de *food stamps*, ces coupons délivrés par les organismes sociaux aux familles défavorisées. Apparemment, les enfants Franklin ne manquent pourtant de rien au quotidien. Peu après la disparition de Barbara, la mère du Révérend, celle qu'il appelle affectueusement tante Rachel et que le reste de la famille connaît sous le surnom de Big Mama, vient s'installer à Detroit où elle est à même de surveiller la croissance de ses petits-enfants.

De son côté, C.L. Franklin se débat dans une suite de démêlés avec sa congrégation. Le trésor de guerre de trente mille dollars qu'il a veillé à réunir depuis son arrivée à New Bethel permet d'envisager l'édification d'un nouveau bâtiment. Dès 1948, sous la pression du comité paroissial, il a mis ce projet de reconstruction entre les mains d'un prédicateur et agent d'assurances, l'un de ces *hustlers* à la débrouillardise trouble qui pullulent dans les ghettos noirs.

1. Viv Broughton, *Black Gospel*, Poole, Blandford Press, 1985, p. 98.

« Les seuls qui réussissaient vraiment dans le ghetto étaient les maquereaux, les escrocs, les dealers et les organisateurs de loteries clandestines¹ », racontera plus tard Cecil Franklin. La méfiance du révérend Franklin à l'égard de l'assureur ne suffit pas à tempérer l'ardeur de ses fidèles ; le bâtiment initial à peine démoli, ce drôle de paroissien disparaît avec les fonds qu'on lui avait confiés, et New Bethel se voit contraint d'errer trois ans durant de chapelle funéraire en centre social, en attendant que les finances de la petite communauté se renflouent. Outre le fait qu'il devient difficile de verser un salaire régulier au pasteur, l'avenir de la New Bethel Baptist Church dépend des capacités de son animateur à trouver de l'argent ; à force de ténacité, le révérend Franklin et sa congrégation parviennent à réunir les 225 000 dollars nécessaires, et un New Bethel flambant neuf ouvre ses portes en grande pompe le 14 octobre 1951.

Lorsqu'il essayait d'imaginer de nouvelles sources de revenus pour la reconstruction de New Bethel, C.L. Franklin a bien pensé sensibiliser à sa cause la population du ghetto par le biais d'une émission de radio, mais la capitale de l'automobile n'est pas prête à se laisser conquérir par les ondes. Tout du moins pas dans l'immédiat. À la place, se souvenant du triomphe qu'a connu Mahalia Jackson trois ans plus tôt avec son interprétation de *Move On Up a Little Higher*, il a enregistré deux 78-tours à l'automne 1950 en compagnie de la chorale de son église, rebaptisée pour l'occasion les Franklin Singers. Ces disques ont été

1. « Lady Soul : Singing It Like It Is », *Time* (28 juin 1968), p. 63.

commercialisés au cours des mois suivants sous les couleurs de la marque Gotham, mais le succès n'est pas au rendez-vous. Cet échec pousse Franklin à tenter à nouveau sa chance dans le milieu radiophonique à la fin de 1951, au lendemain de l'inauguration de New Bethel.

Avec l'essor soudain de la télévision qui monopolise la majeure partie des budgets publicitaires nationaux, les puissants réseaux radiophoniques d'avant-guerre s'effacent progressivement au profit de petites stations locales créées par des entrepreneurs privés. Contrairement aux responsables des grandes chaînes de la veille qui pouvaient compter sur la masse des Américains, les dirigeants de ces nouvelles radios ne peuvent survivre qu'à la condition de trouver une audience captive bien spécifique. La communauté noire, totalement oubliée jusqu'alors par les programmeurs, constitue une cible privilégiée dont le pouvoir d'achat, en pleine explosion depuis la guerre, intéresse un nombre croissant d'annonceurs.

Comme de juste au sein d'une nation qui proclamera bientôt sa confiance en Dieu sur ses billets de banque¹, la religion constitue une part non négligeable des programmes radiophoniques. Avant même l'apparition, à la fin des années quarante, de stations spécifiquement destinées à l'auditoire afro-américain, le gospel a permis à la première minorité d'Amérique de trouver une petite place sur les ondes. C.L. Franklin, porté par la flamboyance de son verbe, a pris pied dans l'univers radiophonique dès son séjour à

1. La phrase *In God We Trust*, adoptée comme devise par les États-Unis en 1956, figurera sur les billets américains dès l'année suivante.

Memphis, poursuivant l'expérience lors de son pastorat à Buffalo. Du point de vue de ce clergyman dont les revenus dépendent du nombre de ses fidèles, la radio est un moyen formidable de se faire connaître et d'attirer de nouveaux paroissiens ; à l'heure de la renaissance de New Bethel, elle constitue un débouché d'autant plus séduisant que les radios noires se multiplient dans l'agglomération de Detroit.

Une première tentative, réalisée à la fin de 1951 avec une station d'une banlieue ouest baptisée Dearborn, n'est guère concluante : la réception est trop mauvaise dans le ghetto pour susciter l'intérêt des annonceurs et l'émission s'arrête. Lorsque le comité directeur de l'église renâcle à persévérer dans son projet, C.L. Franklin décide d'éponger seul la dette de 900 dollars contractée lors de cette expérience initiale, achetant sur ses propres deniers une heure chaque dimanche sur les ondes de WJLB.

En 1952, cette station est la première radio noire de la ville grâce aux émissions de rhythm & blues animées par les disc-jockeys Leroy White et Bill Randle. La musique du diable n'ayant pas droit de cité sur les ondes le dimanche, les sermons du révérend Franklin, abondamment relayés à travers le ghetto, vont faire de lui une personnalité reconnue et relativement prospère en l'espace de quelques mois, alors que les publicitaires se disputent ses faveurs.

Ce retournement de situation fait grincer quelques dents au sein de New Bethel, même si la congrégation profite indirectement de la notoriété soudaine de son pasteur. Ayant assumé seul le risque de cette expérience, C.L. Franklin empêche l'intégralité des bénéfices de ses émissions, mais

l'afflux des fidèles le dimanche bénéficie largement à New Bethel dont la fréquentation s'envole, tandis que le millier de membres officiellement attachés à l'église en 1951 passe à près de huit mille deux ans plus tard.

On le sait, la réussite est éminemment contagieuse. Entraîné dans une spirale vertueuse, le Révérend veille à alimenter son image de prédicateur rayonnant, mettant notamment sa nouvelle opulence au service de son apparence. Réputé pour ses costumes du dernier chic taillés sur mesure par Koskin Clothiers, admiré par ses paroissiens pour ses souliers vernis en peau d'alligator, adulé par ses paroissiennes pour l'ondulation soigneusement maîtrisée de sa coiffure et le luxe tapageur de ses automobiles, il acquiert rapidement une litanie de surnoms flatteurs : *The Man with the Million-Dollar Voice* (l'Homme à la voix d'or), *The Black Prince* (le Prince noir), *The High Priest of Soul Preaching* (le Grand Prêtre de la prédication) et celui que le principal intéressé apprécie le plus, *The Rabbi* (le Rabbin), appellation symbolique de sa réputation d'érudit.

Le dimanche, les offices célébrés à New Bethel sont de véritables marathons de trois ou quatre heures au cours desquels le Révérend disserte longuement sur le fils prodigue, l'incrédulité de Thomas ou encore, ce qui reste son morceau de bravoure, *The Eagle Stirreth Her Nest* (« Tel l'aigle qui éveille sa couvée »). Cet emprunt au Deutéronome¹ symbolisant le regard d'amour du Créateur qui éveille la conscience des hommes, est une allusion transparente aux bouleversements du temps qui voient l'Amérique noire

1. Chapitre 32, verset 11.

s'éveiller à la conscience citoyenne. Outre ces homéliees engagées dont le caractère répétitif et scandé suscite la transe, la musique joue un rôle crucial lors des offices, pour des raisons qui tiennent au respect de l'un des principes fondamentaux édictés par les textes saints – *Sing unto the Lord, O ye saints of his* (« Chantez des cantiques au Seigneur, vous qui êtes ses saints »), *Sing unto him a new song; play skilfully with a loud noise* (« Chantez à sa gloire un nouveau cantique, célébrez-la par un concert qui soit juste et accompagné de sons éclatants ») ou bien *Make a joyful noise unto the God of Jacob* (« Chantez dans de saints transports les louanges du Dieu de Jacob »), peut-on lire notamment dans les psaumes de David¹ –, mais aussi pour des raisons nettement plus terre à terre, ainsi que le reconnaît lui-même C.L. Franklin : « Les gens sont avides de reconnaissance, et la reconnaissance passe par la participation. Pour s'assurer durablement de leur présence à l'église, je leur donnais une place dans mes émissions de radio par le biais de la chorale². »

Ce sens de la psychologie, caractéristique de l'intelligence pragmatique de Franklin, le pousse à mettre au point diverses techniques visant à améliorer le « rendement » de son église. Au lieu de faire passer une corbeille anonymement entre les rangées au moment de la quête, il demande à chacun de se déplacer vers l'autel afin de verser son obole au vu et au su de tous, en particulier du pasteur. De la

1. Il s'agit des Psaumes 30, 33 et 81 de la Bible hébraïque, 29, 32 et 80 de la Vulgate.

2. C.L. Franklin avec Jeff Todd Titon, *Give Me This Mountain*, op. cit., p. 22.

même manière, il compte sur l'effet d'entraînement de ses tenues voyantes sur son auditoire, conscient du mécanisme selon lequel l'argent appelle l'argent. Cette politique avisée ne l'empêche pas de satisfaire aux exigences de son pastorat en veillant à ce que New Bethel ne devienne pas un repaire de la nomenclatura noire de la Motor City : au même titre que les médecins et les avocats qui se pressent à ses offices, la population ouvrière de Paradise Valley, les péripatéticiennes de Hastings et les dealers du ghetto sont les bienvenus à New Bethel, faisant de cette dernière l'une des Églises les plus éclectiques de l'Amérique noire, bien avant que la nouvelle génération de pasteurs afro-américains, dont Martin Luther King Jr. est le porte-drapeau, ne redonne tout son sens au message de tolérance du christianisme.

La mesure qui va apporter la gloire à Franklin en lui permettant de se faire connaître bien au-delà de Detroit survient néanmoins par hasard. Un jour de 1953, Franklin est contacté par Joe Von Battle, le disquaire dont la boutique est située sur Hastings, non loin de son église. « Un soir où j'avais fait un sermon à la radio, j'ai reçu la visite de Joe Battles [*sic*]. (...) À la fin de l'émission, il m'a dit : "Quand je vois tous ces gens qui vous écoutent, je suis convaincu qu'on pourrait faire des disques avec vos sermons et les vendre. (...) J'ai de bons contacts avec la compagnie Chess et je suis certain que ça peut les intéresser." (...) On a donc enregistré des sermons, il est allé à Chicago voir Chess et il est revenu avec un contrat que j'ai signé. La suite appartient à l'histoire¹. »

1. *Ibid.*, p. 25.

Les frères Chess, deux hommes d'affaires de Chicago issus de l'immigration juive russo-polonaise, ont lancé les bases d'un empire discographique en commercialisant les enregistrements d'artistes chicogoans de rhythm & blues tels que Muddy Waters, Howlin' Wolf ou Little Walter. Grâce au réseau de distribution Chess à travers l'Amérique noire, mais aussi avec l'appui de la station de radio WLAC de Nashville dont le sponsor, un disquaire du Tennessee, vend les enregistrements de ses sermons par correspondance, le révérend Franklin acquiert rapidement un statut de vedette dans toute la communauté afro-américaine où sa faconde et sa spiritualité concrète touchent toutes les classes sociales. Si le phénomène est unique dans les années cinquante, il n'est qu'une réminiscence de l'entre-deux-guerres, lorsque l'Amérique noire achetait en masse les 78-tours de certains prédicateurs tels que le révérend J.M. Gates d'Atlanta, auteur de plus de deux cents sermons enregistrés entre 1926 et 1941.

« Le révérend Franklin savait trouver des mots simples pour dire les choses les plus belles lorsqu'il évoquait les Écritures avec sa diction hypnotique », se souvient B.B. King, champion de la cause du blues à cette époque. « Ses sermons avaient une musicalité parfaitement en phase avec le rythme de ses émotions, jusqu'à atteindre un paroxysme qui vous laissait toujours avec une note d'espoir, et un sentiment de fierté d'être noir¹. »

Le couronnement de cette popularité survient lorsque Gertrude Ward, mère et manager de la jeune star du

1. B.B. King et David Ritz, *Blues All Around Me*, New York, Avons Books, 1996, p. 194.

gospel Clara Ward, propose au Révérend de clore certains concerts de sa fille par un prêche. Pendant une douzaine d'années, jusqu'à ce qu'il soit rattrapé par sa santé et l'évolution des modes, C.L. Franklin va ainsi sillonner l'Amérique des ghettos, monnayant ses interventions en échange de cachets qui vont passer progressivement de cinq cents à quatre mille dollars.

Pour un pasteur dont les émoluments sont limités, ces revenus constituent un complément plus que substantiel qui l'autorise à un train de vie élevé. À l'instar de beaucoup de self-made-men, Franklin est attaché aux valeurs de l'éducation et cette richesse inattendue sert en premier lieu à financer les études de ses enfants, une nécessité que l'Amérique noire considère trop souvent comme un luxe inutile. « Une congrégation qui entretient déjà son pasteur voit d'un mauvais œil qu'on lui demande en plus de payer l'éducation de ses enfants. C'est d'autant plus vrai que beaucoup d'entre eux ne font pas faire d'études aux leurs. (...) C'est en grande partie pour cette raison que je partais en tournée¹. »

Avec la situation du Révérend, le quotidien de ses enfants s'améliore radicalement, même s'ils ont tendance, dans leurs souvenirs, à voir ces progrès se diluer dans un sentiment général de bien-être, attribué à l'attention que leur prodige depuis toujours ce père attentif. À partir de l'âge de douze ans, Aretha va connaître une enfance extrêmement privilégiée, dans une maison cossue de huit pièces

1. C.L. Franklin avec Jeff Todd Titon, *Give Me This Mountain*, op. cit., p. 27.

entourée d'un grand verger au 649 East Boston Boulevard, au cœur d'un quartier résidentiel bourgeois, entre un médecin et un député, loin de la turbulence de Hastings Street.

Du fait des absences répétées de leur père, les enfants Franklin sont pris en charge par leur grand-mère, Big Mama, avec l'aide de gouvernantes ou de dames patronnesses de New Bethel, trop heureuses de plaire au Révérend. On note également la présence de quelques figures maternelles, en particulier Lola Moore, une femme élégante aux talents domestiques appréciables qui va contribuer, comme Big Mama, à l'éducation culinaire d'Aretha. Lola Moore semble avoir été la seule à partager officiellement la vie du révérend Franklin après le départ de Barbara, jusqu'au jour où elle quitte la maison sans explication, contribuant à semer dans le cœur d'Aretha un sentiment d'abandon qui la hantera longtemps. Aretha va surtout hériter de ce nouvel échec amoureux de son père, qui s'inscrit dans une longue liste, une vision sublimée de l'amour, proche du fantasme, qui l'incitera à l'âge adulte à rechercher l'impossible chez ses partenaires, et même à s'inventer des chevaliers servants imaginaires.

Dans cette famille où le non-dit est érigé en règle d'or, personne n'ose demander au père les raisons du départ de Lola, même s'il est probable que l'adulation dont il est l'objet de la part de la gent féminine a joué son rôle. La presse populaire afro-américaine se complaît à suivre la vie amoureuse mouvementée de ce séducteur flamboyant qui s'affiche en compagnie de la chanteuse de rhythm & blues Ruth Brown et de l'actrice Dorothy Dandridge, tout en

entretenant des relations plus ou moins suivies avec de nombreuses beautés de Detroit, parmi lesquelles Anna Gordy, sœur du futur fondateur de l'empire Motown et future épouse de Marvin Gaye.

Mary Wilson, l'une des créatrices des Supremes avec Diana Ross, alors condisciple d'école de la benjamine du clan Franklin, Carolyn, a conservé un souvenir photographique du magnétisme de son pasteur : « C'était un homme doté d'un charisme exceptionnel qui exerçait une véritable fascination sur les autres. Les femmes en particulier l'adoraient, et il faut bien reconnaître que c'était un grand séducteur. Ma mère l'adulait, par exemple, mais son charme opérait sur tout le monde. (...) On comprend facilement pourquoi ses enfants lui vouaient un tel culte. C'était un personnage tout à fait extraordinaire, et Aretha a dû penser qu'aucun des hommes de sa vie ne pourrait jamais l'égalier¹. »

Dans l'ombre du père, chacun des enfants Franklin occupe une place bien spécifique, qu'il s'agisse de la grande sœur Erma à l'intelligence froide, de Cecil qui prend très au sérieux son rôle de protecteur d'Aretha la rêveuse romantique, ou encore de Carolyn, un garçon manqué capable de terroriser ceux qu'elle prend en grippe. Quant à Vaughn, âgé de dix-huit ans à la mort de sa mère, il a achevé ses études à Buffalo avant d'intégrer les rangs de l'US Air Force et ne fréquente que très rarement la maison du Révérend dont il sait depuis l'adolescence qu'il n'est pas son père biologique. La disparition en 1954 de Louise

1. Mark Bego, *Aretha Franklin – The Queen of Soul*, op. cit., p. 25.

Franklin vient en revanche élargir le clan ; la sœur du Révérend laisse derrière elle une petite fille de sept ans, Brenda Corbett, que Big Mama élève désormais avec ses quatre cousins.

Lorsque le père n'est pas en tournée, tout le monde se réunit autour de la télévision le mercredi soir pour les matchs de boxe hebdomadaires, un rituel qui fera d'Aretha une fan avertie d'un sport cher au cœur des Afro-Américains, surtout à Detroit, patrie de Joe Louis. En l'absence du Révérend, la cuisine semble dominer le quotidien d'Aretha, une passion qui va se développer chez elle jusqu'à la boulimie. Le dimanche, enfin, l'église prend le relais, depuis les cours de catéchisme en début de matinée jusqu'à l'office du soir en partie retransmis sur les ondes de WJLB, en passant par la grande célébration dominicale qui débute invariablement à onze heures et se termine dans le courant de l'après-midi, lorsque les fidèles de New Bethel ont eu leur content d'émotions et que la faim pousse chacun vers la sortie.

Il n'est pas exagéré de dire qu'Aretha a grandi à l'église, une réalité qui va influencer toute sa carrière d'interprète. En dehors même du dimanche, les rapports de la famille Franklin avec l'église sont intimement liés à leur quotidien, d'autant qu'ils résident initialement dans le presbytère attribué au pasteur par New Bethel, jusqu'à ce que le Révérend finisse par s'acheter une immense propriété plus tard dans la décennie. Les coups de téléphone incessants en provenance de fidèles en mal d'aide ou de conseils, la présence de paroissiennes toujours promptes à épauler un pasteur charmeur et célibataire, les répétitions de la chorale, les